



JACKERMAN - GRUBER 2021

LITTÉRATURE

LOUISE ERDRICH

Au carrefour de l'invisible

Figure de proue de la Renaissance amérindienne, l'écrivaine a fait de sa librairie de Minneapolis un lieu qui porte, comme ses romans, l'expérience et l'imaginaire des peuples premiers. Rencontre dans sa ville du Minnesota.



De l'amour et des livres. Juste ce qu'il faut pour avoir une vie bonne, selon Louise Erdrich... Alors elle les a réunis à l'enseigne de l'Écorce de bouleau, Birchbark en version originale : « *Un magasin modeste en face d'une école en brique au sein d'un quartier agréable* », est-il écrit dans son dernier roman. Nous y voici donc, après avoir roulé sur d'ininterminables avenues rectilignes jusqu'à ce faubourg résidentiel de Minneapolis, capitale du Minnesota. À deux pas d'un lac aux rives verdoyantes, 21^e rue Ouest. On pousse la porte bleue de la librairie que l'écrivaine a fondée en 2001 en hommage à ses ancêtres ojibwés et qu'elle a intégrée comme un vrai personnage au cœur de son roman *la Sentence*.

LE TRIVIAL ET LE SPIRITUEL

Élégance de grande dame, bracelet de perles tissées, sourire aussi doux qu'énigmatique, Louise Erdrich ouvre les bras pour nous accueillir. Au-dessus de nos têtes, un canoë retourné est suspendu,

EN DATES

1954 Naissance de Louise Erdrich à Little Falls (Minnesota).

1984 Son roman *Love Medicine* la fait connaître du grand public américain.

2001 Ouverture de la librairie Birchbark à Minneapolis.

2012 *Dans le silence du vent* obtient le National Book Award.

2020 *Celui qui veille* décroche le Pulitzer.

grande aile protectrice. Le lieu embaume le foin d'odeur des grandes plaines, cette *sweetgrass* tressée en nattes qui est brûlée tel de l'encens dans les cérémonies amérindiennes. Le bouleau appose son noir et blanc partout, de la barrière d'une mezzanine à de petits cadres et même des pots. Un emblème parfait pour une Louise Erdrich qui n'aime rien tant que mêler le plus pragmatique au plus follement poétique, le trivial au spirituel : « *Sur l'écorce de bouleau ont été gravés les premiers livres de notre continent, explique-t-elle. Comme le papyrus, l'écorce était utilisée en rouleaux, et on y inscrivait des marques mnémotechniques qui ont permis aux peuples amérindiens de se souvenir des chants et des histoires de leurs ancêtres. Ces rouleaux sont sans doute antérieurs aux pierres gravées.* » Preuve que le cliché de l'oralité de la culture indienne mérite d'être revu et corrigé...

Il y a deux décennies, quelques étagères seulement suffisaient à ranger les ouvrages amérindiens. Les 75 m² en offrent désormais une impressionnante diversité : romans d'auteurs autochtones, →

mais aussi poésie, histoire, politique, spiritualité, arts, cuisine et albums pour enfants. Sans oublier les kits d'apprentissage de plusieurs langues natives – de l'ojibwé au lakota, du cree au dakota.

Birchbark est ainsi devenue une sorte de centre culturel qui rayonne sur les États-Unis, bénéficiant de l'aura de la romancière. Figure de proue de la Renaissance amérindienne, elle a su faire entrer au sein d'une littérature américaine, jusque-là très blanche, l'expérience et l'imaginaire des peuples premiers – tout comme Toni Morrison l'avait fait pour les Afro-Américains. La librairie de Minneapolis est un carrefour, qui accueille les auteurs autochtones pour de continuels débats et rencontres.

RENDRE VIVANTE L'HISTOIRE DE SON PEUPLE

Mais c'est en premier lieu une affaire de famille, que Louise a créée avec sa sœur, la poétesse Heid Erdrich. « *Et mes quatre filles y ont toutes travaillé à un moment ou à un autre, s'enorgueillit l'écrivaine. Sans oublier ma mère, Rita, laquelle a aujourd'hui 89 ans et l'esprit toujours affûté.* » C'est par sa lignée maternelle que Louise Erdrich descend des Ojibwés, elle qui a passé sa jeunesse dans le Dakota du Nord, dans la réserve de Turtle Mountain, où ses parents travaillaient au bureau des affaires indiennes. « *Je chéris le souvenir du grand bonheur qu'avaient mes parents à élever sept enfants et à leur raconter des histoires* », confie-t-elle.

C'est son père, d'origine allemande, qui lui fit lire Shakespeare dès son jeune âge. L'autre figure familiale qui a marqué Louise Erdrich est son grand-père maternel, chef de tribu ojibwé, qui, dans les années 1950, mena la lutte jusqu'à Washington en faveur des droits des siens, et s'opposa avec succès à la liquidation des terres ancestrales de Turtle Mountain. Il s'appelait Patrick Gourneau, un nom bien français hérité de l'époque où notre royaume des Bourbons possédait des colonies à l'ouest du Mississippi – les trappeurs et autres coureurs des bois venus de France ont été les premiers à faire le commerce des peaux avec les Amérindiens, tout en prenant femme dans les tribus, ce que les Anglais refusaient. Du combat victorieux de son aïeul, Louise Erdrich s'est inspirée pour écrire *Celui qui veille*, roman qui lui a valu le prix Pulitzer en 2020, un couronnement pour celle qui n'a cessé de rendre vivante l'histoire de son peuple au fil d'une œuvre additionnant une vingtaine de romans, des recueils de poésie et de nouvelles, sans oublier des contes pour enfants.

Cette fois, dans *la Sentence*, l'héroïne, Tookie, est sa contemporaine – une femme de 40 ans qui sort de prison, où la lecture l'a sauvée. Ce qui l'amène à travailler dans une librairie ressemblant furieusement à Birchbark, où elle va traverser le choc de la pandémie de Covid. Et, plus violent encore, celui du meurtre de George Floyd. De la tragédie de mai 2020,

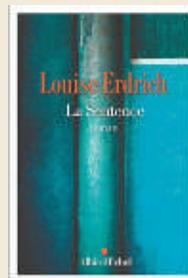
À LIRE

ROMAN

LOUISE ERDRICH

LA SENTENCE

À sa sortie de prison, Tookie retrouve Pollux, le policier tribal qui l'avait arrêtée des années auparavant et qui va finalement devenir son mari... La trajectoire de cette Amérindienne quadragénaire est celle



d'une formidable résiliente, sauvée par la littérature et l'amour. Que faire d'un héritage de souffrances ? Comment se construire quand on est issu d'un peuple opprimé ? Quel respect doit-on aux morts ? Quel avenir prépare-t-on aux fragiles nouveau-nés ? En géniale conteuse, Louise Erdrich tresse ses fils narratifs comme une natte de *sweetgrass*, qui relie toutes les énergies, visibles et invisibles... ● M.C.

Traduit par Sarah Gurcel, Albin Michel, 23,90 €.

la ville de Minneapolis porte toujours témoignage – peintures murales, slogans... Dans le quartier de Midtown, le trottoir de l'épicerie devant laquelle le policier Derek Chauvin a asphyxié sa victime au sol est devenu une sorte de mausolée permanent.

UNE LONGUE HISTOIRE DE VIOLENCES

L'onde de choc a particulièrement touché les Amérindiens – près de 45 000 vivent dans le Minnesota, où les Ojibwés sont l'un des peuples natifs les plus représentés, forts d'une dizaine de réserves. Ils se sont joints aux manifestations monstres, avec un sens partagé de la révolte contre la longue histoire des violences perpétrées contre les minorités : « *Comme tous les autres, notre État est né dans le sang, par la dépossession et l'asservissement* », soupire Louise Erdrich. Le

Minnesota a été aussi brutal avec les peuples autochtones que le Mississippi avec les Noirs...

« *Des décennies de racisme systémique sont remontrées à la surface de nos consciences. Si, aujourd'hui, les violences policières envers les Amérindiens sont moins connues, c'est parce qu'elles sont souvent commises dans des zones rurales isolées.* » Les policiers n'y portent pas les *bodycams*, ces petites caméras qui permettent de contrôler leurs actions. Pas de vidéos, pas de témoins : les preuves sont difficiles à réunir. Par ailleurs, les Amérindiens sont ceux qui purgent en moyenne les peines de prison les plus lourdes ; Louise Erdrich a travaillé avec des détenues de plusieurs pénitenciers et continue de s'impliquer dans une association qui fournit des livres aux prisons du Minnesota.



Dans un pays hanté par les fantômes d'un passé meurtri, la librairie prend sa part. La romancière y a même ajouté une drôle d'usurpatrice, une certaine Flora, cliente fanatique de la culture indienne, au point de s'être inventée des origines autochtones. L'écrivaine appelle ce genre de personnes des « *wanabee* », ceux qui veulent en être. Dans le roman, l'esprit de Flora revient fureter au milieu des livres après son décès... Louise Erdrich croit profondément que les vivants et les morts ont partie liée au quotidien. « *Une librairie est par définition un lieu habité, dit-elle, un rassemblement de consciences confiées à des mots jetés sur des pages.* » Une énergie circule entre tous ceux qui fréquentent l'endroit, des lecteurs aux auteurs, des présents aux absents.

Issue d'un couple mixte et élevée dans le mélange des cultures, Louise Erdrich a une foi métissée, christianisme et spiritualité amérindienne, qui comble sa soif d'absolu. Pour elle, l'abondance de sacré ne nuit pas. « *J'ai grandi avec une mère fervente catholique et j'ai fait ma scolarité chez les sœurs franciscaines. À 12 ans, je voulais devenir religieuse. Il m'en reste aujourd'hui un amour immodéré des saints, que je fréquente en bricolant mes petits autels.* » Son élue entre toutes est Thérèse d'Ávila, que l'on retrouve en image pieuse à la librairie, à l'intérieur d'un... ancien confessionnal, que la romancière a récupéré *in extremis* à une vente, alors qu'il allait être adjudé à un DJ pour son bar : « *J'en ai fait une "cabine à pardon", contre laquelle il suffit de s'appuyer et laisser venir ses pensées.* » L'écrivaine se retire souvent pour écrire dans une

cabane au milieu de nulle part. Tout en souhaitant rester discrète sur ses propres pratiques des rituels sacrés ojibwés, elle vend dans sa librairie, en plus de la *sweetgrass*, des bouquets de sauge séchée que l'on fait aussi brûler pour convoquer les esprits.

COMBAT ÉCOLOGIQUE

Le respect de la Terre Mère des religions ancestrales se retrouve désormais en parfaite adéquation avec le combat écologique que la jeune génération autochtone, très présente parmi les 12 salariés de Birchbark, mène tambour battant. Des tracts donnent rendez-vous pour de prochaines manifestations contre l'exploitation des ressources fossiles. Louise Erdrich s'est engagée aux côtés des militants sioux de Standing Rock, qui ont obtenu avec éclat en 2020 la cessation d'activité d'un pipeline construit sur leurs terres du Dakota. D'autres actions du même ordre sont aujourd'hui en cours dans le nord du Minnesota, les luttes étant désormais menées sur le terrain du droit par une armée de jeunes avocats autochtones très qualifiés. Louise Erdrich les soutient par ses tribunes dans les journaux américains, et cultive son jardin en y semant du maïs de variétés anciennes, le *blue corn* des origines.

Rien d'anecdotique ici, car tout un courant gastronomique amérindien a aujourd'hui le vent en poupe aux États-Unis, incarné par le restaurant Owamni, ouvert en 2021 au centre de Minneapolis, sur les rives du Mississippi, et devenu branché. Louise Erdrich nous y emmène, en compagnie de sa fille cadette, qui y a travaillé six mois, avant de partir pour Vancouver, au Canada, faire ses études d'ethnologie. Au menu, des mets raffinés, préparés seulement à partir d'ingrédients présents en Amérique avant 1492 et la conquête coloniale : bison en ragoût, élan rôti, insectes dans les salades et maïs bleu donc, pour les tacos et les purées...

À la librairie, on retrouve le livre de cuisine des Sioux Chef's qui officient dans l'établissement dont tout le monde parle. À côté de petits sacs du fameux riz sauvage – grain long et noir – qui ne pousse qu'en pleine nature, dans les lacs du Minnesota, très prisé par la jeunesse autochtone : un autre emblème du retour aux sources et du nouvel élan qui porte désormais les populations amérindiennes. ● MARIE CHAUDEY

UN ANCIEN CONFESSIONNAL et le bois de bouleau habitent l'espace de la librairie de Louise Erdrich.



MARIE CHAUDEY



MARIE CHAUDEY

RETOUR AUX SOURCES par la cuisine amérindienne, dont des livres fournissent les recettes.

